

## Chapitre 17 - L'enterrement :

### La déposition



Je ne pouvais détourner mon regard de l'horrible spectacle qu'offrait la croix. Si je fermais les yeux, ne fût-ce qu'un instant, une vision plus épouvantable encore s'imposait à moi : le corps de Jésus ne me semblait plus qu'un quartier de viande jeté en pâture aux oiseaux et aux animaux. Jamais je n'aurais pu imaginer chose pareille ! Les Juifs, non contents de s'acharner sur lui pour le rejeter du monde des vivants, se déchaînaient pour l'empêcher d'entrer dans celui des morts. Ils avaient effacé de son visage toute humanité, pour n'y laisser apparaître que les traces sanglantes d'un animal de boucherie.

- Non ! Non ! Me suis-je écriée, Dieu ne peut permettre qu'un tel outrage soit infligé à celui qu'Il a créé à son image !

- Je crois, répondit Jean, que Dieu viendra un jour pour redonner à son visage la beauté qu'il avait aux origines.

- Mais quand ? Quand les insectes auront dévoré sa peau, quand les oiseaux auront déchiqueté sa chair et

que le vent, le soleil et la pluie l'auront desséché ou pourri ? Quand les tombeaux deviendront impurs en l'accueillant et quand les morts ne reconnaîtront plus en lui aucun signe pouvant lui permettre d'être admis dans le Schéol ? Non, Jean, non ! C'est à nous de lui redonner sa beauté originelle, nous qui sommes venus ici pour qu'il meure comme un homme aimé et non comme un homme haï et maudit. Je laverai son visage et son corps ensanglantés et meurtris ; je froterai de mes mains sa peau, avec les baumes les plus précieux ; je le parfumerai d'aloès et de myrrhe. Je veux que toutes les fleurs de la terre distillent sur son corps leur nectar !

- Comment le pourras-tu ? Tu sais bien que la loi romaine prescrit de laisser les corps des crucifiés pourrir sur place. Pour les Romains, ces condamnés ne sont pas des hommes, mais des barbares, des sous-hommes que les dieux ont créés pour leur servir d'esclaves. C'est d'autant plus vrai pour Jésus que les Juifs leur ont livré ce roi en signe de reddition et de servage.

- Oui, mais regarde, le centurion s'est quand même laissé attendrir. Malgré leur puissance et leur loi, les Romains sont capables d'éprouver de la pitié et de la faire passer au-dessus du Droit. Si nous nous présentons à lui comme des suppliants, au nom de cette pitié, je suis sûre que le centurion, cette fois encore, nous écouterà.

- Dans ce cas précis, il ne pourra rien faire : tout dépend du procureur.

- Simon est allé chez lui pour demander sa grâce. Je ne peux pas oublier les paroles du centurion répétant ces vers de leur chantre... Le procureur doit les connaître ; lui aussi doit savoir que tout cède devant l'amour. Je retournerai voir le centurion, il sera ému quand il verra sur mon visage le mépris qui bafoue celui de Jésus.

Je venais de me mettre en route pour rejoindre le centurion, quand je le vis sortir de sa tente, accompagné de deux membres du Sanhédrin et suivi par les soldats. Ils se rendirent au pied de la croix. Après un rapide regard alentour, le centurion donna l'ordre de déposer le corps de Jésus. Ils le descendirent donc et l'enserrèrent avec des bandelettes, recouvrant la tête d'un suaire et l'enveloppant finalement dans un sindon usagé et sale, sans doute celui qui servait pour tous les condamnés. Puis, ayant mis le corps sur un char tiré par un âne, ils se dirigèrent, suivis par le centurion et les deux conseillers, vers un rocher où étaient creusés des

tombeaux. Nous les suivîmes de loin.

- Qu'est-ce qui se passe ? Soufflai-je à Jean.

- La Loi juive défend qu'un corps reste au gibet après le coucher du soleil. Le Sanhédrin aura voulu que les Romains respectent la Loi.

- Nos lois seraient-elles plus sages et plus humaines que celles des Romains ?

- Peut-être... Mais il faut dire que les Romains ne condamnent à la crucifixion que des esclaves. Nous, nous condamnons au poteau des hommes libres, des Juifs. La déposition du corps avant le coucher du soleil n'est pas à son honneur : on ne l'enlève ni par pitié ni par respect, mais pour qu'il ne souille pas les vivants. Le condamné est ainsi rejeté deux fois : de son vivant, puis quand il est mort.

Cette réponse me fendit le cœur : j'éprouvais une telle amertume que le souffle me manqua. Nous continuâmes à marcher en silence, à pas lents, formant sans nous en apercevoir un convoi funèbre. Une femme, soudain, se joignit à notre groupe ; c'était Maria, la mère de Jean et Jacques. Elle ne dit pas un mot, se contentant de nous saluer avec des regards chargés de douleur et d'épouvante. Me retournant, je vis que d'autres femmes, de plus en plus nombreuses, se joignaient furtivement au cortège, nous suivant avec l'air assuré de celles qui seraient là depuis le début.

- D'où viennent ces femmes ?

- N'as-tu jamais remarqué ? D'habitude, on ne voit que des hommes en ville ; les femmes restent cachées dans les maisons. Mais que survienne un événement porteur de grande joie ou de deuil, et les voilà qui affluent dans les rues et inondent les places, alors que les hommes disparaissent. Elles se jettent sur la joie ou sur la souffrance comme les oiseaux sur les moissons.

- Elles sont là pour chanter quand l'homme vient au monde, et pour pleurer quand il le quitte...

- Pour reprendre et garder dans leur sein la vie qu'elles ont donnée.

Ce disant, Jeanne était très émue, prise entre la douleur et la tendresse. Elle se retourna alors vers les nouvelles venues, ses yeux s'éclairèrent et elle me dit, avant de les rejoindre, « Je les reconnais ! C'est Joëlle, c'est Ruth, Raab... » Une fois au milieu d'elles, elle prit des mains d'une de ses amies une torche de résine et l'alluma. Puis, s'adressant à elles, elle se mit à chanter :

Allumez, femmes, le flambeau du  
[cœur,  
pour éclairer le chemin sans retour  
vers l'éternel séjour  
de l'homme en qui resurgit notre  
[honneur.

Autrefois femmes de la nuit,  
or devenues filles de la lumière,  
toute ombre de notre âme s'enfuit  
nous laissant dignes de pleurer le  
[frère.

Coulez, ô larmes, librement de nos

yeux,  
plaintes, sortez de notre bouche en  
[deuil,  
car nous accompagnons l'ami au  
[seuil  
d'où il rejoint le Royaume des  
[cieux.

Excitées par cette plainte, toutes les femmes levaient leurs bras vers le ciel et criaient à pleine voix :

Hélas, hélas, nous sommes désolées :  
l'époux est mort, qui nous a con-  
solées.

Bientôt, le groupe fut en ébullition. Les femmes ôtaient leur voile, dénouaient leurs cheveux et, prenant dans leur sac des bougies, des torches, des branches ou des baguettes résineuses qu'elles avaient achetées pour la fête de la Pâque, les allumaient. Élevant toutes ces flammes, elles marchaient en pleurant et en se lamentant : « Hélas ! Hélas ! Malheur ! Malheur ! » Et Jeanne de se remettre à chanter :

Tu as ôté de nos yeux veloutés  
l'œillade riieuse du serpent.  
Tu as donné à nos cœurs envoûtés  
La jouissance de l'adolescent.

Hélas ! Hélas ! nous sommes désolées :  
l'époux est mort, qui nous a con-  
solées.

Pleurez, ô femmes, la mort du

[prophète,  
N'oubliant pas que pour lui l'a-  
[mour  
vise au bonheur et non à la con-  
[quête  
d'hommes, par gain ou par plai-  
[sir d'un jour.

Et les femmes répondaient :

Oui, nous voulons devenir des  
[pleureuses,  
car nous sommes de lui très amou-  
[reuses.

Pendant ce temps, le convoi s'était  
approché d'un tombeau qui n'était  
pas tout à fait comme les autres, car  
plus spacieux et sans ornements. Le  
sol autour était foulé et la terre bat-  
tue : sans doute des gens y passaient-  
ils fréquemment. Sures qu'on allait  
nous convier à accomplir le rite fu-  
nèbre, nous avons rabattu nos voiles  
et nous sommes approchées, juste à  
temps pour voir les soldats mettre le  
corps au tombeau et en sceller soi-  
gneusement la pierre.

« Le rite ! Le rite ! Et le rite ? »  
Nous criions tous ensemble mais les  
soldats, suivis par le centurion, s'é-  
loignaient comme s'ils ne nous en-  
tendaient pas. Devant la pierre qui  
fermait le tombeau, les deux conseil-  
lers du Sanhédrin se tenaient debout,  
comme pour nous attendre.

- Tu avais raison, dis-je à Jean, le  
procurateur a refusé la grâce. Si les  
Juifs n'avaient pas demandé de des-  
cendre le corps par souci de puri-

fication, Jésus serait resté sur la  
croix, livré à la corruption. Ils ont  
préféré le donner aux autorités du  
Sanhédrin.

- Sans doute les Romains n'avaient-  
ils plus rien à craindre de leur roi, à  
ces Juifs. C'est peut-être en signe de  
mépris qu'ils leur ont cédé.

- Il ne nous reste plus qu'à nous  
adresser aux deux conseillers qui  
sont là. Espérons qu'ils ne seront pas  
assez durs et cruels pour rejeter une  
femme qui ne demande rien d'autre  
que d'oindre le corps de son époux.  
Auront-ils le courage de repousser  
une mère qui demande de pleurer et  
d'embrasser son fils ? Ô Rachel, aide  
tes filles qui pleurent comme toi la  
mort de leur enfant !

## PLAINTE DES PLEUREUSES

Ne fermez pas le tombeau,  
soldats,  
ôtez la pierre,  
car il est défendu d'ensevelir ce  
[mort  
avant que nos larmes aient lavé  
[ses blessures,  
que nos mains aient répandu le  
[parfum  
sur sa chair meurtrie.  
Qui êtes-vous, ô hommes, pour  
[empêcher les femmes  
de pleurer sur la mort de celui  
auquel elles ont souri  
quand il vint au monde ?  
Laissez-nous donc entrer !  
Nous le laverons et l'embaume-

[rons,  
nous l'envelopperons dans un  
[linceul  
pour le déposer sur une couche  
d'aloès et de myrrhe.  
Alors se lèvera notre complain-  
[te,

comme une berceuse,  
pour qu'il rêve dans le sommeil  
[de la mort  
ce qu'il n'a pas pu accomplir  
dans la veille de la vie.

## La requête du corps de Jésus



n des conseillers se tour-  
na vers nous : « Femmes,  
je pense que votre souf-  
france s'est atténuée et  
que vous êtes maintenant à même de  
célébrer la Pâque dans la joie. Même  
si cette mort vous touche profondé-  
ment, il convient de ne pas oublier  
qu'elle est le fruit de l'intervention  
de la justice de Dieu dans la nation.  
Que votre cœur soit affaibli par le  
chagrin ne doit pas empêcher votre  
esprit d'être fort et d'adresser des  
louanges à la gloire de Dieu. Que les  
parents du défunt s'approchent de  
nous et nous serrent la main, en si-  
gne de réconciliation : ceci marquera  
leur volonté de ne pas rompre les re-  
lations fraternelles avec ceux qui  
l'ont accusé et jugé. Ainsi le veut la

coutume de notre pays, où la nation  
est une famille ! »

Ce disant, il s'était approché de  
nous. Faisant, moi aussi, quelques  
pas dans sa direction mais sans lui  
tendre la main, je lui répondis :

- Rabbi, nous ne sommes pas venus  
ici pour vous donner notre main,  
mais pour recevoir des vôtres le  
corps de Jésus que vous avez cruci-  
fié. Nous sommes sa famille : voici  
sa mère, je suis son épouse. Nous  
avons droit à son corps, après que  
vous lui ayez ôté l'âme.

- Femmes, ce que vous demandez là  
dépasse les limites de notre autorité.  
Si nous l'avons accusé, nous ne l'a-  
vons pas jugé : il a été condamné  
selon la procédure du droit romain,

c'est donc aux autorités romaines de disposer de son corps et de vous le remettre ou non. Mais sachez que, si nous n'étions pas intervenus, il aurait été abandonné aux forces de la nature, comme tous les crucifiés.

- Il ne nous reste donc plus qu'à nous tourner vers le procureur et à lui adresser notre requête. Je sais que, même dans les crucifixions, il est prêt à accorder le corps si on l'en supplie. Pour les Romains, le corps d'un mort est une chose sacrée, relevant du domaine des dieux.

- Oui, tu peux... Vous pouvez faire cette demande mais, à supposer que le procureur vous concède cette grâce, vous ne pourrez pas disposer du corps comme vous l'entendrez. Vous êtes des Juifs, vous ne serez autorisés à l'enterrer que dans le cadre des lois et des traditions juives.

- C'est-à-dire ?

- Que, s'agissant d'un maudit par la Loi, il ne pourra être enterré dans le Schéol des pères, mais dans un lieu non sacré, dans une terre non bénie par Dieu.

- Comment peut-il y avoir de la terre non bénie par Dieu, dans le pays dont Il a fait son domaine et qu'Il nous a offert ? Procédez-vous à une dé-consécration de la terre sacrée pour y ensevelir les hommes maudits ?

- C'est inutile : la terre devient maudite par le seul enterrement d'un homme maudit : la terre est maudite là où est l'homme maudit ! Si on ensevelissait un homme maudit dans le Schéol des justes, on profanerait ce-

lui-ci.

- Mais qu'est-ce qui fait qu'un homme est maudit à sa mort ? La pendaison qu'il subit, ou le péché qui en a été la cause ? Comme il ne répondait pas, j'insistais : C'est à cause de son péché, bien sûr ? Mais est-ce qu'en Israël on est certain que tous les pécheurs sont morts selon la peine qu'ils méritaient ? Combien d'idolâtres, enterrés avec les fidèles ? Combien de meurtriers, en paix auprès de leurs victimes ? Combien de traîtres dans le Schéol, se serrant contre ceux-là mêmes qu'ils ont trahis ? Les morts suivent des lois qui échappent au pouvoir des vivants et vous, vous voulez les tenir encore en votre pouvoir. Mais de quel droit ? Tout droit reconnaît que le condamné est lavé lorsqu'il a purgé sa peine, alors pourquoi vous acharnez-vous contre lui, qui a payé de sa mort ? D'où vient cette injustice, sinon de la haine qui règne dans votre cœur ?

- Tu parles sous le coup de la douleur, je ne m'offense donc pas de tes paroles, mais tu sais bien que c'est la Loi de Moïse qui nous oblige à nous conduire ainsi.

- Tu as recours à des lois gravées sur la pierre ! Moi, je fais appel à celles que Dieu a écrites dans le cœur des hommes et dans les entrailles de la nature. Lorsque l'homme meurt, son corps retourne à la terre d'où il est sorti, de même que son esprit revient au souffle de Dieu. Pourquoi la Loi veut-elle empêcher la terre de reprendre ce corps ? Pour que l'esprit ne retourne pas à Dieu et qu'il erre,

tel un fantôme, parmi les tombeaux ?

- Femme, tu parles comme une Moabite, plutôt que comme une fille d'Israël. Je te conseille d'apprendre à te taire, si tu ne veux pas être accusée à ton tour d'un péché pour lequel tu risquerais une peine semblable à celle subie par ton maître !

- Pour avoir voulu me faire proclamer reine des Juifs, comme Jésus aurait prétendu en être le roi ? C'est ça ?

- Comme te voilà experte en polémique ! Mais prends garde ! Il te serait fort difficile de poursuivre ce jeu si l'on portait plainte contre l'antijudaïsme qui ronge ton cœur !

- Je serais condamnée, moi aussi, comme femme maudite ! Cela me permettrait au moins de reposer dans la même terre que celui que j'aime... Écoute, Rabbi, j'ai fait bâtir, pour ma sœur et moi, un tombeau. Si je suis maudite, mon tombeau aussi le devient et il peut recevoir alors le corps de mon époux. Lui et moi serons dans le même Schéol, là où reposent ceux qui ont été tués par jalousie et par vengeance : Abel, Uri, la fille de Jephthé, Zacharie, Jean le Baptiste...

Salomé s'est approchée de moi et, me prenant par la main, m'a éloignée de l'homme : « Laisse, Maria, c'est en vain que tu supplies ce peuple d'accorder un tombeau légitime à celui auquel il a refusé de donner un berceau. Mort, il restera aussi étranger aux Juifs qu'il le fut de son vivant ». Et elle se mit à égrener une

plainte :

Vivant, vous l'avez enlevé  
à l'amour de ses frères ;  
mort, vous l'empêchez  
de rejoindre ses pères.  
Qui vous a fait, ô Juifs,  
maîtres du Schéol ?  
Qui vous a donné  
droit sur les morts ?

Toi, mort pourchassé par les vi-  
[vants,  
cesse d'errer autour des tombeaux  
scellés par le Destin.  
Défie la mort comme tu as défié la  
[vie !  
Frappe de ta main la pierre des sé-  
[pulcres  
comme tu frappas les rochers du  
[désert.

Les morts n'ont plus d'oreilles,  
mais ils entendent ;  
ils n'ont plus d'yeux,  
mais ils voient ;  
ils sont sans cœur,  
mais ils s'émeuvent.  
Ils ne pourront pas supporter  
qu'un mort soit exclu  
du séjour des morts.

Vous qui dormez dans une nuit  
sans aurore,  
morts, réveillez-vous  
car un pèlerin erre  
parmi les tombeaux.  
C'est un mort et non un vivant,  
car la lumière ne brille plus en ses  
[yeux,  
la parole s'est tue sur ses lèvres,  
le cœur s'est arrêté

dans sa poitrine qui sursaute enco-  
[re.

Roulez la pierre qui vous enferme  
dans le Schéol,  
pères,

ouvrez votre tombeau  
au suppliant qui vient.  
Il demande aux morts  
ce que les vivants lui ont refusé :  
il attend de ses pères  
d'être reçu parmi ses frères.

## La requête du rite



yant ainsi parlé, Salomé se tourna vers les deux conseillers et, les voyant la main toujours tendue, leur cria :

- Vous attendez toujours un geste de réconciliation ? Vous voulez que le sang de celui contre qui vous avez témoigné ne retombe pas sur vous ? N'y comptez pas ! Nous ne vous offrirons pas nos mains pour vous racheter du sang que vous avez versé. Un seul peut vous tenir quittes de la vengeance du sang, c'est Jésus lui-même. Il faut donc que vous vous reconciliez avec lui. Nous autres, femmes, sommes là pour vous aider. Quel que soit le lieu de son ensevelissement, nous voulons que son

corps reçoive les marques du rite funéraire, afin qu'il retourne à la terre baigné par le même amour que lorsqu'il en naquit. Nous ne vous offrons nos mains que pour agir sur le mort, afin qu'il vous tende les siennes en signe de paix.

- Tu nous sembles sage, mais nous ne pouvons autoriser qu'un quelconque rite funéraire soit accompli sur un corps que la Loi a déclaré maudit. Le rite est comme un sacrifice, le code exige que la victime soit sans défaut, pure et libre de tout interdit. Ce n'est pas le cas pour ce défunt dont la naissance fut illégitime, l'âme impure, et qui fut frappé d'interdit et de malédiction.

- Si vous nous empêchez d'accom-

plir ces rites, que nous restera-t-il ?  
Nous ne pourrons plus que pleurer...  
pleurer sur la mort de notre maître,  
et pleurer sur vous, sur qui retombe-  
ra la vengeance de son sang !

Les femmes se remirent alors à  
chanter :

Baignez, ô larmes, de pitié nos  
[yeux  
Envers le sort de tous ces malheu-  
[reux  
Par qui l'amour promis à des  
[amants  
Retombe comme sang sur leurs  
[enfants.

« Taisez-vous, femmes, s'enflamma  
l'un des conseillers, ne transformez  
pas la justice de Dieu en malheur  
pour le peuple ! Vous avez eu assez  
de temps pour apaiser votre douleur.  
L'heure du deuil est passée car, dès  
la nuit, ce sera la Pâque. Nous ne de-  
vons plus chanter des plaintes, mais  
des psaumes de louange à la gloire  
de l'Éternel qui nous a délivrés de  
l'esclavage et fait sortir d'Égypte.  
Prenez vos tambourins, criez " Allé-  
luia ! ", unissez vos louanges à la  
brise du soir, au chant des oiseaux et  
des grillons. Ne tirez pas vengeance  
du sang d'un faux prophète, mais  
réjouissez-vous que nos anciens  
aient su l'extirper de la maison de  
Jacob ! »

Mais les femmes, dénouant leurs  
cheveux et levant leurs bras vers le  
ciel, se mirent à chanter de plus bel-

le :

Jaillissez, larmes, à torrents des  
[yeux,  
Comme une pluie vengeresse des  
[cieux :  
Inondez cette terre qui refuse  
La paix que Dieu par notre amour  
[diffuse.

Et elles avançaient, les torches  
brandies, vers la pierre du tombeau,  
décidées à la déplacer elles-mêmes.  
Tremblants et furieux, les conseillers  
hurlaient pour se faire entendre :  
« Arrière, arrière ! Taisez-vous ! Ne  
profanez pas ce tombeau, car vous  
seriez souillées ! Arrêtez, ou nous  
appelons les soldats ! »

M'interposant entre les femmes et  
les conseillers, je leur criai : « Non,  
nous ne craignons pas de nous souil-  
ler, puisque nous voulons laver ce  
corps de la souillure dont vous, vous  
l'avez profané. C'est vous qui êtes  
souillés, de ce fait même ! Mais qui  
êtes-vous donc, pour défendre aux  
femmes de pleurer et d'honorer leurs  
morts ? Que faites-vous quand votre  
maison brûle ou quand vos fils meu-  
rent ? Ne déchirez-vous pas vos vê-  
tements, ne pleurez-vous pas sur vo-  
tre malheur ? Vous avez brisé l'œu-  
vre des femmes, vous avez tué un  
homme né de l'une d'elles et vous  
leur interdisez de pleurer ? D'où  
viennent nos larmes ? Ne jaillissent-  
elles pas de la source d'amour que  
Dieu a ouverte dans nos cœurs lors-  
qu'Il a créé la vie ?

« Sachez, ô hommes, qu'il vous sera plus facile d'assécher les sources du Jourdain ou le puits de Jacob que de tarir nos larmes. Car la vie a germé dans notre sein, comme le blé et la vigne sous la terre ; nous ne pouvons pas ne pas pleurer, et crier, et hurler quand vous tuez ce que nous avons fait naître à la vie !

Je ne peux pas rester en paix  
avec ceux qui refusent d'honorer  
[les morts ;  
je n'obéirai pas à des lois  
qui transgressent celles que Dieu  
a écrites dans nos cœurs.

Je reviendrai oindre le corps  
de celui que j'aime  
car les morts eux-mêmes rouleront  
[la pierre,  
et ils seront là, en pleurs,  
au seuil du tombeau,  
quand je le franchirai  
mes mains distillant la myrrhe.

Viens, Rachel, pleurer  
le fils que les frères ont enlevé ;  
descendez, oiseaux, du ciel  
pour jouer de vos flûtes ;  
vents, soufflez pour répandre sur  
[le tombeau  
le parfum des lis des champs.

## L'onction de Judas



oyant que les conseillers appelaient des gardes pour nous disperser, nous préférâmes nous retirer. Nous fîmes signe à Jeanne de nous rejoindre mais elle nous dit qu'elle préférerait rester avec ses amies.

Il y avait beaucoup de monde en ville. Comme les boutiques étaient encore ouvertes, j'achetai des parfums et des arômes : ils me seraient utiles, après la Pâque, si la grâce nous était accordée de pouvoir oindre le corps de Jésus. À bout de forces, nous nous dirigeâmes vers Bé-

thanie à travers bois. Nous ne parlions pas, sans doute ne pensions nous même plus à rien ; d'ailleurs, à quoi aurions-nous pu penser, quand tout ce qui faisait dans notre vie l'amour, la volonté de lutter, et même la capacité de souffrir s'était épuisé ?

Je marchais à côté de la mère, et Salomé était près de Jean. Nous arrivions à une croisée de chemins, quand la mère poussa un cri : « Ah, Maria ! Ne regarde pas, c'est affreux ! La nuit et la malédiction de quelque esprit nous poursuivent ! »

Je levai les yeux et vis un homme pendu à un arbre, c'était Judas ! J'étais déjà si anéantie que je n'en éprouvais aucune horreur. Je m'étonnais même de la différence entre un corps de crucifié et un corps de pendu : le premier, pourtant exsangue et meurtri, garde l'apparence d'un homme, tandis que le second évoque plutôt une écorce abandonnée, la chrysalide laissée par un papillon. C'est à ce moment que je compris le sens de la malédiction de la *Torah* contre les hommes morts de la sorte : « *Maudit soit celui qui pend sous le bois* ». La croyance populaire veut que l'âme ne quitte pas le corps au moment même de la mort, mais qu'elle continue à l'habiter, sans lui inspirer de vie, pour conserver sa forme et laisser voir sur ses traits, quelque temps encore, le reflet de son ancienne force, de sa vertu et de sa beauté : l'âme ne l'abandonne que quand il commence à se décomposer. J'avais d'ailleurs pu constater

que, lorsque Jésus avait rendu son dernier soupir, son âme était restée dans sa demeure. Il n'en était pas ainsi pour celui que nous avions sous les yeux : ce n'était plus un corps d'homme, mais une enveloppe vide, un liège détaché de son tronc.

Où donc était son âme ? Je fus prise de peur, envahie par la sensation qu'elle rôdait là, auprès de son corps, comme un fantôme. À la recherche de quoi ? J'imaginai qu'il s'était pendu là, sur mon passage, pour tenter de me donner ce baiser qu'il n'avait pas réussi à imposer à mes lèvres ! Je m'enfuis en courant au hasard parmi les arbres, voyant dans le jeu des ombres le spectre qui me poursuivait. Heureusement, Salomé me rattrapa et me serra dans ses bras :

- Deviens-tu folle ?

- Oui, je suis folle ! Judas me poursuit ! Il me tend le miroir dans lequel je revois cette horrible image de moi, cette image hideuse que j'ai toujours voulu fuir, où je me vois laide, jalouse, vengeresse, cupide. Il me fait voir le moi qui sous-tend mon apparence, celui qui gît au fond de ma conscience !

## L'OMBRE DE JUDAS

Tu me poursuis, ombre,  
sur le chemin de la mort,  
comme tu m'as suivie  
sur le chemin de la vie.  
Que veux-tu de moi ?

Que trames-tu encore  
contre celui que tu as trahi ?  
je le sais, je n'en doute pas :  
tu veux voler le corps  
que tu as enlevé à la communion  
[des frères,  
pour qu'il n'entre pas dans le  
[Schéol des pères !

Oh ! ce miroir  
où je revois cette image de moi  
qui t'a hantée dans ta convoitise :  
Femme vindicative et jalouse,  
passionnée et lascive,  
au regard de serpent  
dans des yeux de colombe !  
Tu l'as appelée de la nuit  
où je l'avais refoulée,  
tu l'as exhumée du tombeau  
où je l'avais ensevelie  
pour qu'elle ressuscite devant ta  
[mort.

Mais tu ne parviendras pas à l'em-  
[brasser,  
esprit,  
tu ne réussiras pas à rompre sur  
[mes lèvres  
le sceau qui les a scellées  
à leur premier baiser d'amour.

Près de nous, un char à bœufs s'é-  
tait arrêté, portant des hommes – des  
fossoyeurs, sans doute – et une fem-  
me en deuil. Un des hommes grimpa  
sur l'arbre et en descendit Judas au  
moyen d'une corde. L'autre avait  
étendu sur le sol un grand linceul. Le  
visage du mort était défiguré, ses  
yeux exorbités, ses lèvres grimaçan-  
tes et tachées de sang, sa peau bleu-

âtre, mais son corps n'était pas en-  
core raide. La femme en deuil s'age-  
nouilla devant le cadavre et, enlevant  
son voile, éparpilla sa chevelure.

### LAMENTATION DE LA MÈRE DE JUDAS

Pourquoi, ô fils, as-tu levé  
ta main meurtrière contre toi ?  
D'où ce mépris et cette haine  
de la vie que je t'ai donnée ?  
Tu n'as pas attendu qu'elle ac-  
complisse son cours  
car tu l'as étouffée dans ton sang !  
Ton zèle pour la cause d'Israël  
t'a-t-il rendu fou, ô fils ?  
Tu t'es lancé contre toi-même,  
comme si tu poursuivais ton enne-  
[mi,  
en t'acharnant sur ton propre  
[corps  
comme sur une proie.  
Or tu erres autour de lui,  
encore assoiffé de son sang.  
Mais c'est toi, Yahvé, qui l'as  
[poursuivi,  
Toi qui tues le transgresseur de la  
[Loi  
et rends fou qui s'enflamme pour  
[elle.

Viens, mon enfant, n'aie plus  
[peur !  
Approche-toi du sein qui t'a con-  
[çu :  
n'étant plus pour toi un berceau de  
[vie,  
il s'offrira comme un tombeau de

[paix.  
Le zèle ne te poussera plus à dé-  
[fendre  
la race de tes pères,  
car tu n'as plus leur sang  
dans tes veines.

Il ne te lancera plus pour protéger  
[leur pays,  
car il n'y a plus de terre promise  
pour celui qui s'achemine  
vers la glaise d'origine.  
Mais ta mère est là pour te laver  
[de ses larmes,  
celle-là même qui avait essuyé les  
[tiennes  
quand tu es venu au monde.

Cette lamentation m'avait tant émue que je me mis à regarder le visage de Judas avec plus de pitié. Je m'étonnais de voir ses yeux rentrés dans leurs orbites, et la grimace effacée de ses lèvres, comme si son corps avait repris une certaine vie. Les taches bleuâtres s'atténuaient, et sa peau semblait devenue d'albâtre bruni. Son corps s'apaisait dans la mort ; j'étais sûre que l'âme y était revenue, rappelée par sa mère, non pour le ressusciter mais pour lui garder sa forme et son intégrité jusqu'au troisième jour.

- Mère, dis-je en m'approchant d'elle, regarde le visage de ton fils !

- Son âme m'a écoutée, elle a réintégré son corps pour entreprendre le grand voyage du retour. Elle a craint d'errer hors de son corps, dans la nuit des morts. Elle est venue, à mon appel, comme un enfant apeuré. Je

peux donc maintenant l'offrir à Dieu, dans le même esprit de piété que je l'avais reçue à sa naissance... Mais qui es-tu, fille, pour t'arrêter ainsi devant une mère qui pleure son enfant ? Que fais-tu ici ? Comment t'appelles-tu ?

- Maria.

- Ah... Mon fils me parlait beaucoup d'une certaine Myriam, qu'il devait aimer beaucoup.

- Je m'appelle Maria, et non Myriam. Et toi, quel est ton nom ?

- Rachel.

- Comme la mère des fils d'Israël...

- Qui pleure ses enfants et que personne ne peut consoler.

- Peut-être Rachel m'envoie-t-elle pour te consoler, et me consoler en même temps.

- Es-tu, toi aussi, frappée par le malheur ? As-tu perdu quelqu'un qui t'était cher ?

- Oui, mère.

- Alors, pourquoi ne portes-tu pas le deuil ? Es-tu l'aimée de mon fils ? Pleures-tu le même mort que moi ?

- Non, je pleure mon époux, qu'on a tué ; je ne porte pas le deuil, parce que c'est le jour de mes noces !

- Ô fille, fille, ton malheur est aussi grand que le mien... Non, j'ai peur que le mien soit pire !

- Pourquoi te remets-tu à pleurer, maintenant ?

- Mon fils est maudit, car il s'est pendu sous un bois. On ne me permettra pas de l'ensevelir dans le Schéol des pères ; on m'empêchera de célébrer le rite funèbre.

- Console-toi, car Rachel m'envoie

pour que tu accomplisses le rite. L'âme de ton fils est rentrée dans son corps pour qu'il soit purifié et béni, avant de retourner à la terre. Je vous en prie, dis-je aux fossoyeurs en leur tendant quelque argent, allez chercher de l'eau car Dieu veut que l'onction sacrée soit accomplie séance tenante.

Tandis que les hommes s'éloignaient, j'offrais à la mère une partie des arômes et des parfums que je venais d'acquérir : « Prends, mère, je les ai achetés tout à l'heure pour oindre mon époux. »

Elle s'approcha vivement de moi et m'embrassa : « Reçois le baiser de ta mère... et tous les baisers que mon fils m'a donnés et qui jaillissent en ce moment de mon cœur. Et si par hasard, un jour, tu rencontres Myriam, dis-lui que... Judas est mort ! »

Laissant la mère aux soins de Jean, je pris la main de Salomé et me dirigeai en hâte vers la maison. Je voulais à tout prix y arriver avant la tombée de la nuit. « Chante, Salomé, chante doucement : notre esprit est envahi par le mystère de la mort et nous avons oublié les enfants qui se forment dans notre sein ! Chante maintenant la naissance de la vie. »